

Zola journaliste

Jacques Kayser

L'article qui, dans l'histoire de la presse, a provoqué la plus grande sensation, celui qui a eu le retentissement le plus éclatant est *J'accuse* d'Emile Zola. Si je l'affirme, qui songerait à me contredire ? Mais sont-ils nombreux ceux qui reconnaissent dans cet article – acte prodigieux, écrit exceptionnel – l'apogée d'une carrière de journaliste que la renommée de l'écrivain a injustement placée dans l'ombre ?

On a publié et on publie toujours – souvent en apportant une note encore originale – des ouvrages sur la vie de Zola, sur l'homme, sur l'écrivain, le romancier, le polémiste, le sociologue, le politique, le psychologue. Mais rien n'a encore été consacré à Zola journaliste.

En général, on sait qu'il a collaboré à plusieurs journaux français et étrangers ; que sa carrière a débuté – comme elle allait finir – aux côtés de Georges Clemenceau qui, en 1863, venait de lancer le *Travail* ; on sait dans quelles conditions flatteuses pour son talent déjà affirmé et pour son sens journalistique, il devint, à l'âge de vingt-cinq ans, le collaborateur de Villemessant, à l'*Evènement*, où fut créée pour lui, à sa demande, une chronique de résumés bibliographiques condensés en vint à trente lignes ; on sait que sa copie atteignait parfois le *Messenger de Saint-Petersbourg*, que ses critiques artistiques et littéraires ne manquaient pas d'audace et se moquaient des valeurs acceptées.

Mais soupçonne-t-on que l'œuvre de Zola journaliste est considérable ? ... Le mot d'ailleurs est trop faible pour qualifier les milliers d'articles, signés ou non, qu'il a rédigés et dont il a dit lui-même qu'ils formaient la matière d'au moins 150 volumes.

Zola journaliste : quel admirable thème ! Lorsque l'enseignement de l'histoire et de la science de la presse sera enfin organisé en France, quel plus beau sujet de thèse suggérer ?

Je n'ai pas la prétention d'exposer ici – en quelques minutes – les grandes lignes d'une telle thèse ... Mais je veux tenter de présenter Emile Zola non pas « profession : homme de lettres », comme il le déclarait aux juges de 1898, mais « profession : journaliste ».

Il a participé pleinement à cette profession ; il a réfléchi à l'organisation de la presse ; il a médité sur sa mission. Sur sa puissance, il a porté des jugements d'un homme de bonne foi, passionnément attaché à la liberté, inquiet et même scandalisé d'excès qu'il dénonce mais qu'il préfère à l'étouffer et à l'arbitraire.

Sa critique ... Ecoutez-la ... Ne la croirait-on pas d'hier, d'aujourd'hui même ?

Le journal nouveau tend à mettre à la porte la littérature. Les faits divers, sous plusieurs appellations différentes, ont envahi les quatre pages. La presse à informations (*information au pluriel – et cette formule n'est-elle pas plus authentique et plus expressive que celle à laquelle nous sommes accoutumés : presse d'information ?*) la presse à informations est née ... Il faut raconter le crime de la nuit en 300 lignes avec le portrait de l'assassin, ce qu'il mangeait, ce qu'il buvait ...

Zola impute cette transformation aux directeurs de journaux, mais aussi au système. Le directeur doit « contenter son public – je cite. Il n'a pas charge d'âmes, il veille avant tout à la prospérité d'une affaire commerciale ». Pour cela « il gorge le public de ce qu'on sait devoir lui plaire ». C'est « l'aplatissement partout et en tout devant l'abonné ».

La conséquence de cette situation, nous la connaissons bien. La croyons-nous récente ? Zola le dénonçait déjà :

Le journalisme actuel maintient la nation dans son état de surexcitation nerveuse ... Chaque feuille tâche de pousser au tirage en satisfaisant davantage la curiosité de ses lecteurs ... Quand une affaire est finie, une nouvelle commence, car les journaux ne peuvent vivre sans existence de casse-cou. Si des sujets d'émotion manquent, ils en inventent.

Mais Zola note que le public est habitué à « lire un journal en courant ... Il avale les petits faits, mais les études en trois colonnes ne passent plus ... Il veut de courts entrefilets, aimant les nouvelles toutes mâchées, et servies dans de petits plats ». Et ceci amène Zola à poser la question – il y a trois quarts de siècle : « Où veut-on qu'un homme vivant notre vie affolée trouve un quart d'heure pour lire un article grave ? »

Il nous dépeint, ou plutôt il dépeint nos pères, ses contemporains, « pénétrés jusqu'aux os, par le virus de l'information ..., secoués par l'événement du lendemain ... » Nous sommes comme le « malade mis heure par heure au courant de sa maladie, écoutant battre son pouls, assistant à la désorganisation de sa machine ; il s'exagère les accidents, il meurt de la fièvre qu'il se donne. »

Zola se préoccupe de cette situation. Pour lui elle n'est pas une manifestation superficielle ou sporadique ; elle touche au fond des choses ; il lance une expression valable dont il importerait de tirer les conséquences : « Il s'agit d'un fait social. » Voyant loin, il pose cette question : « On en arrive à se demander avec anxiété si, dans des circonstances véritablement décisives, nous retrouverions le sang-froid nécessaire aux grands actes ? »

Il condamne tout ce qui n'est pas une presse vraie : les « feuilles à un sou ... spéculation franche sur la sensiblerie des portières et sur la bonne foi des ignorants qui croient s'instruire » ; les « feuilles mondaines ... véritable école de désorganisation publique », les « feuilles financières ... coupe-gorge plus ou moins discret » ; les feuilles politiques : « arme dangereuse de l'ambition d'un homme ou trafic éhonté sur les passions d'un parti. »

Malgré cette prolifération d'organes pernicieux, Zola fait confiance à l'avenir. Certes il considère que « le journalisme contemporain est basé sur la paresse et la vanité de la foule » ; certes, il admet que « tous les hommes de cinquante ans regrettent l'ancienne presse, plus lente et plus mesurée », mais, lui n'est-il pas la jeunesse constante : « Je suis pour et avec la presse ... Chaque fois qu'un homme de province tombe chez moi pour me demander conseil, je l'engage à se jeter en pleine bataille dans le journalisme » - ce journalisme qu'il qualifie de « bain de force ».

Oui, il le reconnaît, « la presse détraque nos nerfs, charrie de la prose exécration ... est souvent inepte et violente ... » Cependant, il salue au nom de l'avenir « cet outil puissant des temps modernes », cette « force qui sûrement travaille à l'expansion des sociétés de demain. »

C'est pour cela qu'il veut la liberté et qu'il lutte pour elle – pour la liberté esthétique aussi bien que la liberté politique. Il fait un légitime procès aux hypocrites pudibonds qui sont mal venus « de s'indigner et de prêcher quand un confrère s'avise de se tailler un petit coin de succès en chatouillant la polissonnerie du public », eux qui « vivent sur les passions du public ... battent monnaie avec la bêtise, l'amour du jeu et de l'argent, le nom des uns et l'ambition des autres. »

Lorsque le jeune écrivain Louis Desprez meurt des suites de l'emprisonnement auquel il a été condamné pour avoir publié un volume tombant sous le coup d'une « loi inepte » (l'expression est de Zola), Zola s'indigne avec des accents pathétiques et vengeurs : « Toujours l'effroi de la liberté, cet effroi qui, un de ces beaux matins, nous mettra au cou le carcan d'un dictateur. »

Son opinion, il la donne toujours, telle qu'il la sent, bouillonnante, de premier jet, jamais indifférente et jamais bridée par des calculs personnels ou des interventions directoriales. Il n'accepte pas que son indépendance soit amoindrie, égratignée. Lorsque,

critique d'art dans l'*Evènement*, ses articles de 1866 sur les Salons provoquent les protestations des Officiels insurgés contre Manent et les impressionnistes et que son directeur croit bon de céder, non en lui retirant sa chronique, mais en l'équilibrant par la prose d'un confrère conformiste, il envoie une démission retentissante. Quelques années plus tard, un autre directeur de journal, Louis Ulbach, aura une plus digne conception du journalisme. Il laissera Zola, improvisé correspondant parlementaire et inexpérimenté dans les coulisses de l'Assemblée Nationale, écrire ce qu'il veut comme il veut. Il fera simplement précéder le premier article de ces lignes : « Nous laissons à chacun de nos correspondants la responsabilité de son opinion ... Nous laissons à M. Zola écrire ce qu'il pense quoiqu'il ne pense pas comme nous sur certains faits et sur certains hommes ».

Ainsi s'honore la presse, ainsi peut-elle légitimement prétendre jouer son rôle, capital pour ceux à qui elle s'adresse, mais non moins capital pour ceux qui, par son intermédiaire, peuvent s'exprimer.

La presse, selon Zola, est un « formidable levier » qui crée la publicité essentielle pour l'homme politique, pour l'écrivain. « Ce qui compte, note-t-il, c'est qu'on parle d'un livre, même s'il est attaqué. »

Le journal – je cite – est « un terrain de combat. Il faut vivre et il faut se battre pour vivre ... Cette gueuse de presse malgré les dégoûts du métier, est une sacrée puissance. » La bataille correspond à son tempérament. Tout, dans la vie des individus et de la collectivité, retient son attention scrupuleuse et compréhensive. Un écrivain ne doit pas s'enfermer dans la tour d'ivoire. Participant à la vie de la société, et s'il vit lui-même, comment peut-il ne pas s'engager ? Il reconnaît qu'il a été parfois injuste. Mais se définissant : « un passionné », il ne cherche pas à s'en excuser : « N'est-ce donc rien la passion qui flambe, la passion qui tient le cœur chaud ? »

Mais ces explosions, selon Zola, ne sont légitimes que si elles sont fondées sur des faits. A la base de tout ce qu'il écrit – livres ou articles – il place le document, souvent établi à la suite d'une minutieuse enquête personnelle.

Son reportage – il faut bien lâcher le mot – il ne le mène pas par personnes interposées et il le prolonge jusqu'à ce qu'il ait tout compris. « Tout voir, tout savoir et tout dire » : devise qu'il inscrit dans sa préface des *Nouveaux contes à Ninon*, au début de sa carrière, et à laquelle, jusqu'à la fin, il demeurera fidèle. « Mon unique désir est de ne parler de rien sans avoir vu et compris », proclame-t-il plus tard devant ses confrères, les journalistes italiens.

Il a fixé une règle – règle d'or du journalisme - : « Il faut d'abord poser nettement les faits. Je ne sais pas inventer les faits, constate-t-il. Ce genre d'imagination me manque absolument. » Aveu d'humilité ? Non pas. Brevet de moralité. Ne devrait-on pas toujours l'exiger dans cette profession où la séduction de l'imagination est si souvent payante ? Là se termine, fort heureusement, son acceptation de ce que nous appelons aujourd'hui l'objectivité. Les faits sont posés, mais les commentaires qu'ils appellent sont libres et leur sont associés.

Le journaliste doit écrire vite : c'est une nécessité du métier ... J'ai vu, chez le docteur Jacques Emile-Zola, d'émouvants manuscrits d'articles, improvisés au cours des séances de l'Assemblée Nationale dont il envoyait le compte-rendu. L'écriture est fine, régulière, à la fois posée et enlevée, impressionnée par l'événement. Les majuscules y sont soulignées, les ratures assez rares. Le style n'est pas toujours d'une absolue correction, mais il est clair. Relisant un jour quelques articles qui avaient paru en russe, à Saint-Pétersbourg, et qu'on envisageait de publier dans leur texte français, il renonce à sa première intention, celle de les « récrire ». Et voici pourquoi :

J'ai compris que je devais les laisser avec leurs négligences, avec le jet de leur style de géomètre, sous peine de les défigurer ... encombrés de répétitions, lâchés souvent, avec trop de simplicité dans l'allure et trop de sécheresse dans le raisonnement.

Sans apprentissage, il est maître du style qu'il recommande, celui qui va « au plus de sens avec le moins de mots possibles. »

Le journalisme, pour Zola, est un apostolat ; mais c'est aussi une profession. En 1865, il admet déjà : « Je n'écris pas toute cette prose pour les beaux yeux du public ... La question d'argent m'a un peu décidé dans tout ceci ... » et, la même année, il reconnaît ce qui est devenu une vérité d'évidence : « Toute œuvre pour nourrir son auteur doit d'abord passer dans un journal. » Ainsi Zola s'est doublement associé à la vie des journaux – comme journaliste d'abord, comme écrivain ensuite, donnant ses œuvres en feuilleton.

Si l'on s'avisait de publier une anthologie de son œuvre journalistique, on mettrait « J'accuse ! » assurément à la place d'honneur - mais je proposerais qu'en exergue figurât un extrait de l'article paru, dans *La Cloche*, quotidien de Paris, le 5 août 1870, au début de la guerre, l'Empire étant encore debout. Il fallait quelque courage pour écrire ceci :

A cette heure, il y a sur les bords du Rhin, 50 000 soldats qui ont dit « non » à l'Empire. Ils ne voulaient plus la guerre, plus les armées permanentes, plus de ce terrible pouvoir qui met entre les mains d'un seul la fortune et la vie d'une nation ... La République est là-bas ... elle sera de la victoire ... Quand on l'aura délivrée des Prussiens, on la délivrera de ses autres ennemis.

Et je consacrerai une place de choix aux chroniques parlementaires signées Emile Zola. Certaines de celles qu'il envoyait de Bordeaux, en février et en mars 1871, ont été réunies en tête du 50^{ème} et dernier volume des Œuvres Complètes: *Mélanges*. Mais on ne trouvera que dans la collection de *La Cloche* à la Bibliothèque Nationale, les articles que, jour après jour, il envoya de Versailles, du 25 mars 1871 au 3 mai 1872, vivant la vie passionnée et accablante de l'Assemblée Nationale, la faisant revivre pour ses lecteurs avec une passion jamais retenue. C'est là un document prestigieux qui n'a pas d'équivalent ; à la fois le seul ample témoignage d'un grand écrivain sur la vie parlementaire au jour le jour et le seul récit émouvant, évocateur, continu de ce qui fut une période tragique de la vie parlementaire française, au lendemain de l'acceptation des conditions de paix après la défaite, avec la pression souvent indécente des monarchistes impatients de Restauration, avec les contrecoups de la Commune et de l'atroce répression, avec les premiers efforts de reconstruction ...

Je ne puis, dans le cadre d'un tel exposé, suivre Emile Zola et, avec lui, évoquer ce que furent les séances de l'Assemblée, analyser les décisions qu'elle prit, indiquer leurs conséquences. Zola écrit comme un témoin, presque comme un acteur - car rien de ce qui s'est dit, de ce qui s'est fait dans l'hémicycle de Versailles ne l'a laissé indifférent.

A Versailles, il était arrivé plein d'espoir, croyant qu'il allait assister à la résurrection de la France. Il venait de quitter Bordeaux et le théâtre - « le grand sépulcre » comme il l'appelle - où avait siégé l'Assemblée. « Je laisse la morte ici, écrivait-il dans sa dernière lettre bordelaise, dans sa grande tombe de pierre et je vais à Versailles, en quête du berceau d'où la patrie doit se lever, rajeunie et ressuscitée. »

Mais il n'est pas long à comprendre son erreur. Pour beaucoup de parlementaires, il s'agit aussi bien d'assassiner le régime naissant que de restaurer la France. Dès le 25 mars, il dénonce des hommes « qui paraissent avoir fait le serment effroyable : « Périsse la Patrie pourvu que la République périsse avec elle ... » Trois mois après, il campe « Messieurs les comtes et les marquis ... se roulant d'aise dans leur nullité écrasante », et aussi les hommes qui « dans nos désastres, ne songent qu'à s'entre-dévorner, qu'à achever la honte du pays en criant à l'Europe que tous les hommes de France ne sont plus que des plats égoïstes, des vaniteux aigris, d'impuissants coquins. » Devant les calomnies dont on outrage Gambetta, il s'indigne : « Nous sommes tombés si bas que nous lapidons l'homme qui a cru, dans notre courage et fait le rêve, jusqu'à la dernière heure, de repousser l'invasion. »

Il n'apprécie pas un système d'équilibre et de dosage parlementaires qui veut qu' « après avoir distribué des pralines aux monarchistes, on offre des dragées aux républicains. » L'Assemblée, il la juge: « Elle n'a que des instincts ... Il faut voir cette majorité qui n'écoute pas, qui ne peut supporter la moindre contradiction sans entrer dans des colères folles ... » Plus tard, il dira d'elle qu'elle est « une boîte à musique, détraquée et jouant faux. » Pendant la Commune, il la dénonce: « Elle s'attarde volontairement dans la guerre civile avec une sorte d'horreur complaisante et satisfaite. »

Il vit intensément le drame de la Commune. On le sent, dans ses chroniques, ennemi spontané des violences insurrectionnelles, mais sympathique, non moins spontanément, à la cause du peuple. Et devant les horreurs de la répression, devant les calomnies que les Versaillais déversent sur Paris, « notre pauvre grande cité » dont on ne parle plus que « comme un repaire de bandits », il n'a pas d'hésitation.

Lorsqu'il révisé un jugement, son honnêteté lui fait un devoir de le dire. Il ne songe pas à cacher l'évolution de ses sentiments à l'égard de Thiers qui fut, un temps, son grand homme. « L'histoire dira, écrivait-il encore au début de mars, que la Chambre était une pauvre et triste Chambre, mais que le Chef du pouvoir exécutif était un bien habile homme ... Il se fait applaudir par la gauche, il se fait applaudir par la droite ; il entraîne par moments la Chambre entière. » Zola demande : « Quelle est donc sa force à cette commère bavarde qui se perd dans les papotages les plus menus, qui met une idée dans vingt phrases ? » Il répond : « le bon sens » et ajoute : « La France peut avoir confiance en lui. »

Le portrait indulgent qu'à différentes reprises il brosse de Thiers, de Thiers face à l'Assemblée, contient des touches étonnantes, peu communes. Il a pour ce vieillard une tendresse surprenante. Lui sait-il gré de « rendre les chiffres aimables » dans les fastidieuses discussions techniques ? En tout cas, il avoue sa faiblesse : « Il n'y a pas jusqu'à la puérilité bourgeoise de Thiers que je n'aime. »

Subitement, entre le 29 mars et le 28 avril, le ton change, traduisant une évolution - une révolution - dans le jugement. C'est qu'entre temps, les Versaillais préparaient l'écrasement de Paris. Zola prévoit que Thiers va accepter « un dénouement qui serait à jamais une honte pour sa vieillesse » et qui le fera demeurer dans l'histoire « petit et odieux ».

Comme Zola souffre à Versailles ! Il ne peut plus supporter l'Assemblée. Il se venge sur elle en la peignant en des termes méprisants et douloureux qui sont la traduction directe de sa souffrance.

Finalement, il demande au directeur de La Cloche à être relevé de sa tâche. Le 3 mai 1872, il prend congé. Écoutons-le :

Je m'en vais sans haine ... Je ne reviendrai que le jour de la dissolution [de l'Assemblée]. Je tiens à voir ce jour-là pâlir et suer les fronts chauves au-dessus desquels j'ai passé de si terribles après-midi ...

Et voici sa dernière phrase : « J'étais à la Chambre, le chroniqueur des caves, on veut bien me permettre de passer au jardin. »

Effectivement, le lendemain, 4 mai 1872, *La Cloche* publie sous la signature d'Emile Zola une lettre parisienne, la première d'une longue série.

Son salut à Paris est un hymne bouleversant, un éblouissement, une manière de Prière sur l'Acropole. Ce qu'il écrit, le 4 mai 1872, rentrant à Paris après l'enfer de la répression, je l'ai senti et j'aurais voulu avoir le génie de ses expressions pour l'écrire, lorsque, le 24 août 1944, je rentrais à Paris, après la nuit et le drame de l'occupation. L'article est à lire en entier. Il fait frissonner :

C'est toi mon Paris, mon grand et beau Paris que je veux d'abord saluer ...

Je reviens d'une ville lointaine où j'ai vu des hommes noirs dans une salle rouge disputer sans fin au chevet d'une malade ; je reviens d'un pays barbare, mélancolique comme un cimetière, où les hommes atteints du fléau monarchique se sont mis d'eux-mêmes en quarantaine.

Il confesse qu'à Versailles il avait fini par douter : « On me disait que tu étais moribond ... que tu étais une ville perdue ... que les hommes graves désavouent comme une maîtresse vieillie ... »

Mais le voilà dans la Ville : « Je salue la résurrection de ton éternelle jeunesse, aux premières tiédeurs du printemps ... Je suis allé devant moi ... en homme qui a besoin de respirer tes souffles, d'assister à ton labeur géant ... »

Qu'ajouterai-je ? Que Zola a continué à écrire dans les journaux, qu'il a touché aux sujets les plus divers, jamais en dilettante, toujours en partisan, criant une conviction qui prend sa source dans une confiance fraternelle en l'avenir de l'humanité.

Ainsi, *J'accuse !* qui bouleversa la conscience de la France et du monde, s'inscrit normalement dans la carrière du journaliste engagé, passionné, qu'était Zola. S'il s'était tu, il se serait trahi lui-même.

Dans *J'accuse !* comme dans le procès, il se dresse contre la foule - mais c'est celle des bien-pensants, celle des conformistes. Lorsqu'il oppose son « Cannibales » à la foule massée sur la place du Palais de Justice acclamant sa condamnation, est-ce le peuple de Paris qu'il apostrophe ? Non. C'est la masse aveugle, dérégulée, servile des démagogues, la masse dans laquelle se dissolvent les individus ... Il lui tient tête au nom du peuple qui n'est pas l'annulation des individus, mais la composante des hommes. Car, bien que bourgeois, Zola est peuple.

Tandis que d'autres écrivains, Hugo - que Zola entendit à l'Assemblée de Bordeaux et représenta comme « un Isaïe qui maudit et un Jésus qui promet la rédemption » - et Lamartine, tous deux avides d'acclamations, tous deux ignorant des réalités et de la misère populaires, se jetaient dans la foule, Zola la fuit ; il la redoute ; elle le rend physiquement malade ; mais il défend en connaisseur, et de quelle encre, la cause des travailleurs.

Je m'étais souvent demandé pourquoi dans son œuvre immense Zola n'avait jamais campé parmi ses personnages principaux un journaliste, pourquoi l'un des Rougon-Macquart n'était pas un journaliste professionnel, pourquoi l'un des romans n'avait pas pour cadre l'imprimerie et les bureaux d'un journal, pourquoi les journalistes n'y apparaissaient qu'épisodiquement ? La réponse, je l'ai peut-être trouvée au cours de mes récentes lectures ... Zola ne parle pas des journaux ni des journalistes parce qu'il est lui-même un journaliste ; de même qu'il ne parle guère des écrivains, parce qu'il est lui-même un écrivain ...

Je n'aurais pas eu beaucoup de peine à vous présenter un Zola actuel, à découper dans ses articles des phrases, des paragraphes qui sont d'une impressionnante actualité ... C'est que Zola lorsqu'il se penche sur le monde qui l'entoure, est animé de ce souffle humain qui reste éternel, même si les problèmes posés aux hommes varient jusque dans leur substance. Le langage de la Justice et de la Fraternité ne se prescrit pas - et tel est le langage de Zola et telle est sa pensée.

Dans ses innombrables exposés auxquels son métier de journaliste l'a contraint, quelle que soit la prise de position à laquelle l'obligeaient son tempérament et sa conception du journalisme, Zola répandait une pensée directe, rayonnante, souvent d'une clarté d'évidence, débordant l'instant où elle s'exprime pour atteindre parfois la permanence d'une loi humaine.

Comme en cette année 1955 qui sera, nous l'espérons, celle de la détente internationale, ne pas rappeler les paroles qu'en 1893 et en 1894, Emile Zola prononçait à Londres, au Congrès de la presse, et, à Rome, au banquet offert en son honneur par ses confrères de la presse italienne ?

Il exprimait l'idée que « la toute puissante presse devrait s'entendre, de peuple à peuple, former la Ligue internationale de la pensée humaine. » Pourquoi son espoir ne deviendrait-il pas une réalité ? Pourquoi la presse dans le monde entier ne répondrait-elle pas maintenant à l'appel lancé il y a soixante ans par celui qu'il convient de considérer comme une des personnalités les plus fortes, un des tempéraments les plus authentiques du journalisme ? Pourquoi ne s'entendrait-elle pas, comme Emile Zola l'y conviait, « pour aider à l'apaisement des querelles, au règne de la justice et de la vérité » ? Pourquoi, oui, pourquoi l'« entente » de la presse à laquelle rêvait Emile Zola ne ferait-elle pas surgir – je le cite pour la dernière fois – « la paix universelle et la fraternité des peuples » ?